

**« Je ressens ma libre volonté »**  
**Pour le centième anniversaire de la naissance de Sophie Scholl (1921-1943)**  
**Marret Winger**

Le présent article souhaiterait éclairer le cheminement intérieur de Sophie Scholl et placer la signature de ce cheminement en relation avec la question de ce que sont l'aptitude et les tâches de l'être humain de notre époque. Le point de départ va être la déclaration de sa sœur Elisabeth Hartnagel, née Scholl : «Ce qui est totalement important pour moi, c'est que Sophie et Hans n'étaient pas des héros. Car si vous les considérez comme tels, alors c'est aussi un faux-fuyant pour les autres. Chacun peut dire alors qu'il n'est pas né pour être un héros. Mais selon moi, il avait été possible dans le troisième Reich, non seulement d'être contre Hitler en silence dans sa chambrette, mais encore de le montrer aussi d'une manière ou d'une autre.»<sup>1</sup>

Hans et Sophie Scholl ont librement saisi leur être d'humanité avec conscience et ils n'ont pas seulement mis en mouvement leurs idéaux spirituels et moraux dans leurs pensées, mais ils les ont courageusement transformés au contraire aussi dans des actes. Cette capacité, tout être humain la porte en lui en germe. Quelles conditions faut-il pour qu'elle commence à germer et grandir ? Et quels obstacles doivent-ils être surmontés pour cela ? Sophie Scholl a inscrit deux fois le mot « liberté » au revers de son acte d'accusation. Ce fut aussi la dernière parole que cria son frère Hans avant son exécution capitale : « Que vive la liberté ! »

L'être humain est le seul et unique être vivant qui puisse déterminer librement ses pensées, ses sentiments et ses actes et qui peut donc de créature devenir créateur.<sup>2</sup> Pour pouvoir saisir cette faculté, l'être humain doit être conscient d'elle. Une conscience suppose d'autre part un penser et une perception clairs. Des formes sociétales qui veulent opprimer la liberté humaine interdisent les livres et Internet pour cette raison. Au lieu de la formation et de l'expression d'une libre opinion, les mêmes contenus consonants de communication et de nouvelles sont répandus dans tous les canaux de transmission [propagande organisée, *ndt*]. Dans le même temps, menaces et représailles engendrent et entretiennent la peur. C'est dans un tel climat sociétal que grandit Sophie Scholl et elle s'enthousiasma d'abord — comme sa sœur aînée Inge et son frère Hans — pour la *Hitlerjugend* [« jeunesse hitlérienne », *ndt*]. Le frère et les deux sœurs y obtinrent des positions dirigeantes, avec lesquelles ils s'identifièrent fortement. Comment en vint-on au changement ultérieur ?

La maison parentale y joua assurément un rôle important. Le père, Robert Scholl, était pacifiste et travailla comme infirmier dans un hôpital militaire lors de la première Guerre mondiale, au lieu de se précipiter avec enthousiasme [la « fleur au fusil », *ndt*] sur le front. Dès le commencement, c'était un anti-hitlérien convaincu et il eut vraiment de la peine à faire avec l'enthousiasme initial de ses enfants pour la *Hitlerjugend*.<sup>3</sup> Pour la fratrie Scholl, au travers de divers événements, il devint peu à peu évident que leur idéalisme était abusé par la *Hitlerjugend*.<sup>4</sup> À cette époque, Ernst Reden, un ami de Hans, de quatre ans son aîné et par la suite aussi ami de Inge, avait une forte influence et possédait presque tous les écrits de « tusk » (nom de totem de Eberhard Koebel), le fondateur de la *Deutschenjugendschaft* [Jeunesse allemande, *ndt*] au 1<sup>er</sup> novembre 1929. Ses sept solutions que tusk appelait « sept étoiles », se trouvaient certainement sur l'activité de résistance de Hans et Sophie. Avant tout la première et la dernière : « Nous devons trouver nous-mêmes notre chemin » et « Même si nous perdons tout l'amour, si nous sommes chassés comme des lièvres, même si l'un ou l'autre est une victime, nous restons fidèles à notre cause commune. Nous ne nous laissons pas détourner de notre chemin et nous n'abandonnons aucun camarade perdu. »<sup>5</sup>

### **Le chemin vers la vérité**

Non moins importants était la lecture d'une littérature choisie et l'échange à ce propos, parmi la fratrie Scholl et leur cercle d'amis. « Les livres que nous lisions, — que ce soit de Thomas Mann, Bernard Schaw, Stefan Zweig, Werner Bergenruen ou Paul Claudel — devinrent de même que les images modernes, des accusateurs contre la société. Ils réalisaient un front en nous contre le national-socialisme et mobilisaient notre soutien. »<sup>6</sup> Otl Aicher, un ami important de Sophie Scholl et plus tard le mari de sa sœur Inge, approvisionnait la fratrie en ouvrages comme la *défense de Socrate* de Platon, les *confessions* d'Augustin, les *pensées* de Pascal et l'ouvrage de Theodor Haecker : *Was ist der Mensch ? [Qu'est-ce que l'être humain ?]*. Ce dernier fit justement une forte impression sur les jeunes gens, étant donné que Haecker mettait en opposition nette la nature spirituelle divine de l'être humain et l'absence du spirituel et l'éloignement de Dieu de son présent (ce qui correspondait à un règlement de compte avec le national-socialisme).

Nous sommes donc témoins que Sophie Scholl et ses frères et sœurs ont grandi dans un environnement dans lequel dominait une autre attitude, qui n'était pas seulement politique, comme celle de la majorité prépondérante des Allemands<sup>7</sup>, mais dans laquelle étaient sérieusement vécus très consciemment aussi des idéaux de fidélité et d'éducation de soi. À cela se rajoutait la forte religiosité de la mère.

1 Sibylle Basler : *Die Weiße Rose — Zeitzeugen erinnern sich [La Rose Blanche – Des témoins de l'époque se souviennent]*, Reinbeck b, Hambourg, 2006, p.34.

2 "Geschöpf nicht mehr, Gebieter der Gedanken, /des Willens Herr, nicht mehr in Willens Frone,/der flutenden Empfindung Maß und Meister, /zu frei, als daß Verstocktheit in ihm wohne:/So bindet sich ein Mensch ans Reich der Geister:/ So findet er den Pfad zum Thron der Throne. " [« Non plus créature, mais souverain de ses pensées, maître de sa volonté, non plus en corvée du vouloir, en modérateur et maîtrise du sentiment fluctuant, trop libre pour que réside en lui l'endurcissement, ainsi l'être humain se relie-t-il au royaume des esprits, ainsi trouve-t-il le chemin au trône des trônes »] Christian Morgenstern : *Wir fanden einen Pfad [Nous découvrimus un chemin]*, Zurich, 1949, p.20.

3 Inge Aicher-Scholl se souvient : « Notre père disait : « Lorsque les êtres humains sont seulement enfouis dans une existence nue et qu'ils voient seulement l'avenir comme un mur gris, alors ils se mettent plus facilement à écouter les promesses, sans demander qui les fait. [...] Par ailleurs — la sécurité matérielle ne nous rendra jamais satisfaits. Ne sommes nous pas des êtres humains qui ont leur libre opinion, leurs idées politiques personnelles, leurs propres croyances ? Un gouvernement qui touche à ces choses, n'a aucune prétention sur notre confiance. » — Hermann Vinke : *Das kurze Leben der Sophie Scholl [La vie brève de Sophie Scholl]*, Ratisbonne 2005, pp.41 et suiv.

4 Au plus tard en 1937, cet enthousiasme était pourtant déjà rompu au moment où à l'intérieur de la *Hitlerjugend*, on procéda à l'encontre de la jeunesse fédérale (*Bündischjugend*) [scoutisme et deuxième phase du mouvement de jeunesse des *Wandervogel*, *ndt*], qui était interdite depuis le 1<sup>er</sup> novembre 1935, et que Hans Scholl fut arrêté en novembre 1937 et finalement accusé en 1938 en vertu des paragraphes 174 et 175. Au moment où Sophie Scholl, au printemps 1938, avec quelques-autres meneuses, sur le pavillon de leur nouvelle *Mädelschaft* [plus petite unité des jeunes filles allemandes ou BDM], apporta un autre symbole que la rune prescrite. Dès lors le rang de chef de groupe lui fut refusé.

5 À l'endroit cité précédemment, pp.102 et suiv.

6 Hermann Vinke, *op. Cit.*, p.64.

7 Sophie Scholl écrivit le 9 avril 1940 à Fritz Hartnagel : « On nous a justement politiquement éduqués. » — Inge Jens : *Hans und Sophie Scholl. Briefe und Aufzeichnungen [Lettres et mémoires]*, Francfort-sur-le-Main 2003, p.174.

Magdalene Scholl avec laquelle Sophie s'entretint dans son adolescence sur le message chrétien, de l'amour parfait, la foi en la résurrection et la rédemption de l'humanité par la venue de Jésus-Christ.<sup>8</sup> Nous sommes témoins que le terrain nourricier sur lequel la croissance intérieure de Sophie Scholl eut lieu, peut être résumé dans les mots : penser clair, formation individuelle d'opinion, attachement à la famille et solidarité avec les amis ainsi que responsabilité — devant soi-même et devant Dieu. Avec cela un triple pas est accompli : Conscience de soi par le porche du penser, solidarité à soi-même et avec le monde par le porche du sentir et responsabilité par le porche du vouloir.

Cela veut dire, lorsque je deviens conscient de mon soi en tant qu'être humain, je me lie à ma détermination spirituelle : être libre dans la fréquentation des événements intérieurs et extérieurs, être doté de manière créative en tant que participant à la création divine et en étant membre de la grande communauté de l'humanité, associé l'un à l'autre sans limite. Dans l'expérience de ces aptitudes humaines, je vois dès lors quelle richesse en possibilités d'actions est prédisposée en moi et quelle responsabilité je porte par conséquent. J'éprouve que chaque pensée, chaque sentiment, chaque acte a un effet et l'expérience de cela, c'est comme quelque chose qui vient frapper à la porte de ma moralité.

Mais dans ce processus où je deviens conscient de mon soi et que là où je ne corresponds pas à mes facultés cela me devient éprouvable, cela m'est douloureux du fait que j'en suis séparé, aussi bien de moi-même que de mon interdépendance d'avec la création, d'avec le monde. Or ceci est décrit aussi dans une lettre de Sophie Scholl à son ami Fritz Hartnagel du 22 mai 1940 : « Comment pourrait-on attendre d'un destin dans ces conditions, qu'il donne une victoire qui rende justice à la cause, puisqu'il se trouve à peine quelqu'un qui se sacrifie indivis à la cause. »<sup>9</sup> Dans les lignes qui précèdent ce passage, on découvre l'observation importante : « En effet, parce que toutes les choses sont divisées, l'être humain, lui, ne doit pas être divisé pour cette raison. On rencontre toujours partout cette opinion. »<sup>10</sup> Nous rencontrons ici le doute, la division, l'être scindé de lui-même et du monde. Là-dedans se tient le penser intellectuel sans vie. Celui-ci est présentement relié à un matérialisme fort qui nous sépare de notre origine spirituelle primordiale et qui accompagne la peur face à la mort.

Mais lorsque l'union au je personnel et au monde (c'est-à-dire avec son semblable et à la nature) est durablement impossible, lorsque le divin dans l'être humain et dans la création n'est plus vécu, alors une sorte de vacuité prend naissance, dans laquelle la grande vertu créatrice de l'amour s'inverse en haine — soit contre d'autres êtres humains, ou bien contre soi-même. Dans le national-socialisme, cette force destructrice, cet état de scission massive, est nettement éprouvable. Sophie Scholl aussi ne fut pas toujours capable résister à l'aspiration de ces forces de destruction. En mars 1942, elle rencontra Otl Aicher et lui demanda, « si j'avais moi-aussi [c'est Otl Aicher qui parle ici, *ndt*] des idées de suicide [...] beaucoup, répondis-je. [...] tout de même le découragement la saisit aussi, de devoir suivre un principe de vie que l'on ne s'était pas donné à soi et qui surprend quelqu'un sous le voile de l'anonymat »<sup>11</sup>. Et le 18 novembre 1942, elle écrivit à Fritz Hartnagel : « Ô Fritz, si je ne peux t'écrire aujourd'hui rien d'autre, c'est pourtant aussi pour la raison qu'il est épouvantablement risible lorsque quelqu'un coule, au lieu d'appeler à l'aide, qu'il commence par s'abandonner à n'importe quel sujet scientifique, philosophique ou bien théosophique, vu que les bras hostiles de l'être du fond de l'océan lui enserrant les jambes et les bras et que les vagues se heurtent avec fracas [au-dessus de sa tête, *ndt*] : simplement parce que j'ai la peur au ventre, rien que la peur et j'aspire ardemment à celui qui me l'ôtera. Je suis encore si loin de Dieu, que je ne peux même pas deviner sa présence dans ma prière. En effet, parfois, lorsque je prononce le nom Dieu, je veux m'enfoncer dans le néant. » Mais elle put encore faire quelque peu face à cette force destructrice, car quelques lignes plus loin : « Pourtant seule la prière aide par contre, et si en moi encore tant de diables se déchaînent, je veux m'agripper à la corde que Dieu m'a lancée en Jésus Christ. »<sup>12</sup>

### ... et vers la vie

Ici nous en arrivons à l'importance de Jésus Christ pour Sophie Scholl et à aux paroles de celui-ci : « Je suis le chemin, la vérité et la vie. » (Jean 14, 16). Christ est le porche de notre être/essence humain/e — indépendamment de l'origine, du genre, de la conception du monde et de la religion. Il donne à chacun de nous les vertus pour surmonter la peur, le doute et la haine et pour nous mettre en accord avec nous-mêmes, avec le monde et avec notre origine spirituelle. Cette union est une sorte de pierre fondatrice de paix, d'empathie et d'attention portée à la Terre et ses êtres vivants.

Lorsque nous regardons donc la destinée de Sophie Scholl, nous éprouvons, d'un côté, les influences extérieures, comme les circonstances de son époque, la maison parentale et le cercle des amis. Et nous éprouvons le cheminement intérieur depuis l'accapement forcé par le mouvement du national-socialisme à la lutte entamée pour la liberté depuis celle du soi, jusqu'à celle de la qualité d'humanité jusqu'à ces dernières conséquences. Nous éprouvons alors le principe de l'évolution. Et pour cela, Sophie Scholl apporta ses propres dispositions. Elle chantait volontiers et jouait vraiment bien du piano. Par ailleurs, elle était douée en dessin. Avec ses amis, elle assistait souvent à des concerts durant le temps de ses études. Elle aimait la vie.<sup>13</sup>

Déjà à l'école primaire, Sophie était un « esprit vraiment libre [...] elle savait exactement ce qu'elle voulait. On a bien pu s'entretenir avec elle. Un être humain développé. »<sup>14</sup> Et Otl Aicher se souvenait : « Sophie restait opiniâtrement sur le point de vérifier si elle saisissait le factuel. [...] Nous nous donnions satisfaits de nos pensées, là où nous étions censés en examiner la manière dont les choses sont faites, et nous nous satisfaisions de nos dispositions d'esprit là où nous devions agir. [...] Je ressentis toujours Sophie comme une instance morale. Elle demeurait sur un accord entre penser et faire et elle voyait dans la manière dont un tel accord se mettait en place, le degré de développement d'une personnalité. »<sup>15</sup> Cette sorte d'accord correspond à la qualité de vérité. Ici intérieur et extérieur coïncident, la caractérisation et ce qui en est caractérisé. Vérité veut dire unité.

Elle n'apportait nonobstant pas seulement la disposition à l'esprit libre, mais encore la faculté de compassion — avec ses semblables et les créatures martyrisées. Ainsi, le 28 octobre 1942, elle écrivait à Fritz Hartnagel : « La vue d'une petite souris innocente prise au piège m'a toujours fait venir les larmes aux yeux et si j'ai pu par la suite redevenir sereine et que je le suis encore malgré cela aujourd'hui, je dois

8 Barbara Leisner : *op. cit.*, p.142

9 Inge Jens : *op. cit.*, p.178.

10 À l'endroit cité précédemment, p.177.

11 Otl Aicher ; *Inmeseiten des Kriegs [Les aspects intérieurs de la guerre]*, Francfort-sur-le-Main, 1985, p.64.

12 Thomas Hartnagel (éditeur) : *Sophie Scholl, Fritz Hartnagel — Damit wir uns nicht verlieren [Pour que nous ne nous perdions pas]*, Francfort-sur-le-Main, 2005, p.432.

13 Voir Hermann Vinke : *op. cit.*, p.145. « Tous deux, Hans et Sophie, ont aimé la vie. [...] Ce n'était pas l'insouciance qui les animait, ni non plus l'idéalisme, plutôt le contraire même : le chemin qui conduit de l'idéalisme à la réalité et en vérité à une réalité qui était vraiment très pénible. »

14 Maren Gottschalk : *Wie schwer eine Menschenleben wiegt [Combien une vie humaine pèse lourd]*, Munich 2020, p.49.

15 Otl Aicher, *op.cit.*, p.138.

simplement en être reconnaissante à l'oubli, ce qui n'est pourtant pas une solution. [...] Dans l'épître aux Romains, il est dit : la créature est dans l'attente angoissée et ardente de la révélation des enfants de Dieu. »<sup>16</sup> Et à Olt Aicher, elle écrivit le 9 octobre 1942 : « Comment puis-je être heureuse, alors que je sais mes frères malheureux ? ».<sup>17</sup>

Le 9 novembre 1939, elle écrivit à Fritz Hartnagel : « On devrait avoir principalement le courage de ne croire qu'au bien. Je ne veux pas dire de croire en des illusions. Je pense au contraire de ne faire que ce qui est vrai et bien et de supposer chez autrui la manière dont on ne peut jamais faire cela avec l'entendement intellectuel (*Verstand*). (C'est-à-dire être toujours non-diplomate) Cela étant on s'accroche trop à la vie maintenant, pour être ainsi. »<sup>18</sup> Et pourtant cette foi lui donna à la fin de sa vie la force de remettre sa vie dans les mains du Christ. On peut caractériser une telle attitude intérieure comme le courage de servir, comme le surmontement de l'égoïsme : « Que soit faites, non pas la mienne, mais Ta volonté » (**Luc 22, 42.**) Après son arrestation, elle déclara au procès verbal, lors de son ultime interrogatoire : « Je pense comme auparavant avoir fait le mieux que je peux faire précisément maintenant pour mon peuple. Je ne regrette donc pas ma manière d'agir et je veux prendre sur moi les conséquences qui en résultent. »<sup>19</sup> C'est ce que reconnut aussi sa mère qui dit à Sophie, lors de leur ultime rencontre : « Mais Jésus compte », ce sur quoi celle-ci rétorqua : « Oui, mais Toi aussi ! »<sup>20</sup>

### Une disposition au sacrifice librement arrêtée



Sophie Scholl avec son frère Hans (à gauche) et Christoph Probst (à droite), le 24 juillet 1942

Cette connexion avec la vie qui survit à la mort, on la rencontre aussi chez la compagne de cellule de Sophie Scholl, Else Gebel, qui écrivit sur son dernier jour : « Peu avant sept heures, je dus te réveiller pour ce jour difficile. Tu fus aussitôt dispose et tu me racontas, encore assise sur le lit, le rêve que tu avais eu : par un beau jour ensoleillé tu portais un enfant dans une longue robe blanche au baptême. Le chemin qui menait à l'église s'élevait sur le versant abrupt d'une montagne. Mais ferme et sûre de toi, tu portais l'enfant. Soudain, inopinément s'ouvrit tout à coup devant toi une crevasse de glacier. Tu eus encore le temps de déposer l'enfant sur le côté, en sécurité, puis tu chutas et disparut au fond. Tu m'expliquas ton rêve ainsi : L'enfant dans sa robe blanche et longue ce sont nos idées, elles s'imposeront, en dépit de tous les obstacles. Nous devons être leurs pionnières pour leur frayer la voie, mais avant cela nous mourons pour elles. »<sup>21</sup> Que cela fut une image vraie, les mots de Ilse Gebel en témoignent qui déclara un jour : « On ne peut pas vivre sans espoir. Et cet espoir fut si fort dans les dernières années, directement après l'exécution du frère et de la sœur Scholl et de leurs amis. »<sup>22</sup>

Au destin de Sophie Scholl, nous pouvons faire l'expérience que la peur peut être surmontée par l'espoir,<sup>23</sup> par l'expérience de ce qui est inhérent au sens d'un cheminement propre et de ce qui en résulte dans la disposition au sacrifice arrêtée en toute liberté. Nous sommes témoins que le doute peut être surmonté par la foi, par la quête de la vérité et l'union avec soi et le monde. Et nous sommes témoins qu'une résistance est possible eu égard à la haine et à la destruction, par une conscience de la jé-ité et l'union au Christ et par la vertu éternelle d'amour. À cette époque, comme au jour d'aujourd'hui, ce qui importe c'est que chacun saisisse consciemment sa capacité et sa tâche d'être humain dans l'esprit de la phrase de Sophie Scholl : « Je ressens mon libre vouloir »<sup>24</sup>.

#### **Die Drei 3/2021.**

(Traduction Daniel Kmiciek)

**Marret Winger** est chanteuse concertiste et d'opéra, ainsi que chargée de cours au Conservatoire de Hambourg et auprès de « MenschMusik » Hambourg.

16 Inge Jens, *op.cit.*, p.274.

17 À l'endroit cité précédemment, p.271.

18 Thomas Hartnagel (éditeur), *op. cit.*, p.118.

19 Fred Breinerdorfer (éditeur):*Sophie Scholl — Die letzten Tagen [Les derniers jours]* Francfort-sur-le-Main 2005.p.389.

20 Barbara Beuys : *Sophie Scholl* Munich 2010, p.464.

21 Hermann Vinke : *op. Cit.*, pp.181 et suiv.

22 À l'endroit cité précédemment, p.211.

23 Au sens du principe attribué à Václav Havel : « L'espoir n'est pas de l'optimisme, ce n'est pas la conviction que quelque chose finira bien, mais la certitude que quelque chose a un sens , c'est égal comment cela se terminera. » — [www.fr.de/politik/held-leben-liebte-11370787.html](http://www.fr.de/politik/held-leben-liebte-11370787.html)

24 Inge Jens:*op. cit.*p.285.

